



Cinquième année.

Montréal, 26 Novembre 1881.

Numéro 9.

Les Aventures — DU — BARON DE MUNCHHAUSEN

Je demandai quel crime leur avait valu cette terrible punition, et j'appris qu'ils étaient allés à l'étranger, et qu'à leur retour ils avaient raconté à leurs amis une foule de mensonges, leur décrivant des lieux qu'ils n'avaient pas vus et des aventures qui ne leur étaient pas arrivées. Je trouvai cette punition bien méritée, car le premier devoir d'un voyageur, c'est de ne s'écarter jamais de la vérité.

Revenus à bord, nous levâmes l'ancre et nous quittâmes ce singulier pays. Tous les arbres du rivage, dont quelques-uns énormes et très élevés, s'inclinaient deux fois en nous saluant en mesure. Après quoi ils reprirent leur première position.

Quand nous eûmes erré trois jours durant, Dieu sait où, — car nous manquions toujours de boussole, — nous arrivâmes dans une mer qui semblait toute noire: nous goûtâmes ce que nous prévisions pour de l'eau sale, et nous reconnûmes que c'était de l'excellent vin! Nous eûmes toutes les peines du monde à empêcher nos matelots de se grisoler. Mais notre joie ne fut pas de longue durée, car, quelques heures après, nous nous trouvâmes environnés de baleines et d'autres poissons non moins gigantesques: il y en avait un d'une longueur si prodigieuse que même avec une lunette d'approche nous n'en pûmes voir le bout. Malheureusement nous n'aperçûmes le monstre qu'au moment où il était près de nous: il avala d'un trait notre bâtiment avec ses mâts dressés et toutes ses voiles dehors.

Après que nous eûmes passé quelque temps dans sa gueule, il l'a rouvert pour engloutir une énorme masse d'eau: notre navire, soulevé par ce courant, fut entraîné dans l'estomac du monstre où nous nous trouvions comme si nous eussions été à l'ancre pris d'un calme plat. L'air était, il faut en convenir, chaud et lourd. Nous vîmes dans cet estomac des ancrés, des câbles, des chaloupes, des barques, et bon nombre de navires, les uns chargés, les autres vides, qui avaient subi le même sort que nous. Nous étions obligés de vivre à la lumière des torches; il n'y avait plus pour nous ni soleil, ni lune, ni planètes. Ordinairement nous nous trouvions deux fois par jour à flot et deux fois à sec. Quand la bête buvait nous étions à flot, lorsqu'elle lâchait l'eau nous étions à sec. D'après ses caprices exacts que nous fîmes, la quantité d'eau qu'elle avalait à chaque gor-



...Et le serrai avec tant de cordialité.....

gée eût suffi à remplir le lit du fleuve de Genève, dont la circonférence est de trente milles.

Le second jour de notre captivité dans ce ténébreux royaume, je me hasardai avec le capitaine et quelques officiers à faire une petite excursion au moment de la marée basse, comme nous disions. Nous nous étions munis de torches, et nous rencontrâmes successivement près de dix mille hommes de toutes nations qui se trouvaient dans la même position que nous. Ils s'apprêtaient à délibérer sur les moyens à employer pour recouvrer la liberté. Quelques-uns d'entre eux avaient déjà passé quelques années dans l'estomac de ce monstre. Mais au moment où le président nous instruisait de la question qui allait s'agiter, notre diable de poisson eut soif et se mit à boire: l'eau se précipita avec tant de violence que nous eûmes tout juste le temps de retourner à nos navires: plusieurs des assistants, moins prompts que les autres furent même obligés de se mettre à la nage.

Quand le poison se fut vidé, nous nous réunîmes de nouveau. Ou me choisit pour président: je proposai de réunir bout à bout deux des plus grands mâts, et lorsque le monstre ouvrirait la gueule, de les dresser de façon à l'empêcher de la refermer. Cette motion fut acceptée à l'unanimité, et cent

hommes choisis parmi les plus vigoureux furent chargés de la mettre à exécution. A peine les deux mâts étaient-ils disposés selon mes intentions, qu'il se présenta une occasion favorable. Le monstre se prit à bâiller; nous dressâmes aussitôt nos deux mâts de manière que l'extrémité inférieure se trouvait plantée dans sa langue, et que l'autre extrémité pénétrait dans la voute de son palais: il lui était dès lors impossible de rapprocher ses mâchoires.

Dès que nous fûmes à flot, nous armâmes nos chaloupes qui nous remorquèrent et nous ramenèrent dans le monde.

Une fois délivrés, notre premier désir fut de savoir dans quelle partie du monde nous étions; il nous fallut longtemps avant de parvenir à une certitude. Enfin, grâce à mes observations antérieures, je reconnus que nous étions dans la mer Caspienne. Comme cette mer est entourée de tous côtés par la terre et qu'elle ne communique avec aucune autre nappe d'eau, nous ne pouvions comprendre comment nous y étions arrivés. Un habitant de l'île de fromage que j'avais emmené avec moi, nous expliqua la chose fort raisonnablement. Selon lui le monstre dans l'estomac duquel nous avions erré si longtemps s'était rendu dans cette mer par quelque route souterraine. Bref, nous y étions et fort contents d'y être;

nous nous dirigeâmes à toutes voiles vers la terre. Je descendis le premier.

A peine avais-je posé le pied sur la terre ferme, que je me vis assailli par un gros ours.

« Ah! ah! pensai-je, tu arrives bien! »

Je lui pris les pattes de devant dans mes deux mains et les serrai avec tant de cordialité qu'il se mit à hurler désespérément; mais moi, sans me laisser toucher par ses lamentations, je le tins dans cette position jusqu'à ce qu'il mourût de faim. Grâce à cet exploit, j'inspirai un tel respect à tous les ours, que depuis lors aucun d'eux n'osa me chercher querelle.

De là je me rendis à Saint-Petersbourg, où je reçus d'un ancien ami un cadeau qui me fut extrêmement agréable. C'était un chien de chasse, descendant de la fameuse chienne dont je vous ai parlé, et qui mit bas en chassant un lièvre. Malheureusement ce chien fut tué par un chasseur maladroit qui l'atteignit en tirant une compagnie de perdreaux. Je me fis faire avec la peau de cette bête le gilet que voici, et qui, lorsque je vais à la chasse, me conduit infailliblement là où est le gibier. Quand j'en suis assez près pour pouvoir tirer, un bouton de mon gilet saute à la place où se trouve le gibier, et, comme mon fusil est toujours armé et amorcé, je ne manque jamais mon coup.

Il me reste encore trois boutons, comme vous voyez; mais dès que la chasse rouvrira, j'en ferai remettre deux rangs. Venez me trouver alors, et vous verrez que j'aurai de quoi vous amuser.

Pour aujourd'hui, je prends la liberté de me retirer et de vous souhaiter une bonne nuit.

